

*Prague, temps présent*

O n était en novembre et le froid s'était invité dans les maisons. Les genoux de Naděje craquèrent lorsqu'elle se leva pour remettre une bûche dans le poêle. Dehors, le brouillard s'était levé et l'horizon s'étirait telle une gaze rougeoyante à la lueur des réverbères. C'était une de ces soirées feutrées, coupées du monde, qui vous conviaient à la réflexion autour d'une tasse de café. Pas question d'aller se coucher tant qu'elle n'aurait pas accompli la tâche qu'elle s'était fixée.

Elle contempla la pile de lettres devant elle, tandis que ses vieux doigts tâtaient les sillons bleus que la plume de sa mère avait creusés dans le papier.

Il y avait trop longtemps qu'elle procrastinait, attendant le moment propice pour raconter une histoire qui avait commencé longtemps avant qu'elle ne vienne au monde.

Mais la vie n'attend pas que nous soyons prêts. Le plus souvent, elle nous jette à l'eau sans se soucier de savoir si nous savons nager.

On frappa un petit coup à la porte et la tête brune de Kamila apparut dans l'embrasure. Sa petite-fille soupira en la trouvant assise devant son bureau. La contrariété se lisait dans ses yeux quand elle dit :

— Tu t'épuises, *Babička*<sup>1</sup>, à force de veiller. Tu sais ce que le docteur a dit.

Naděje fixa la jeune femme de son regard bleu perçant, comme elle le faisait quand elle donnait une conférence et demandait à son auditoire de considérer les choses sous un angle différent.

— Que savent les médecins de l'âme humaine, *ditě*<sup>2</sup> ? Ils ne jurent que par les potions et les ordonnances rédigées noir sur blanc. Mais moi, j'ai vu de quoi les gens sont capables. Je sais ce qu'ils peuvent surmonter, endurer, par la seule force de leur volonté.

Kamila savait qu'il valait mieux ne pas chercher à discuter. Elle tenta un autre biais, une vérité toute simple mais imparable.

— *Babička*, nous avons tous besoin de sommeil, même toi.

Les lèvres de Naděje se pincèrent et elle opta pour un vieux mensonge éculé, confortable et familier.

— Rien que dix minutes. (Puis, levant un regard implorant vers sa petite-fille :) Et une autre tasse de café peut-être ?

Kamila soupira, mi-résignée mi-amusée.

— D'accord. Mais ensuite, au lit, dit-elle en pressant ses lèvres sur la tempe de sa grand-mère.

---

1 Grand-maman en tchèque.

2 Fillette en tchèque.

Naděje acquiesça, mais l'une et l'autre savaient qu'elle ne bougerait pas tant qu'elle n'aurait pas accompli son devoir. Elle chaussa de nouveau ses lunettes et s'empara d'une feuille de papier vierge. Puis elle caressa la photo qui trônait sur son bureau dans un cadre doré : une jeune femme maigre aux cheveux bruns très courts avec un bébé dans les bras.

Elle avait une dernière histoire à raconter.

La leur.

Une histoire qui commençait en enfer.



*Auschwitz, décembre 1942*

— Tu es folle, *Kritzelei* ? lui souffla Sofie, les yeux écarquillés, son crâne rasé zébré de cicatrices que faisait ressortir la blancheur livide de sa peau. Tu veux nous faire toutes fusiller ? Avance.

Eva Adami se remit à marcher sous la pluie torrentielle, ses grosses galoches dépareillées s'enfonçant dans l'épaisse gadoue que des milliers de pieds avaient déjà piétinée. Il était quatre heures du matin et il faisait encore nuit, mais à la lumière blanche des projecteurs on se serait cru en plein jour. Elle avançait recroquevillée sur elle-même pour lutter contre le froid et la pluie diluvienne qui prenait un malin plaisir à se déverser sous le col de sa veste. Elle avait horreur de l'*Appell*. Deux fois par jour, on les obligeait à sortir des baraquements, par n'importe quel temps, et à attendre pendant des heures qu'on les ait comptées et recomptées. Désobéir pouvait vous coûter la vie, comme tant d'autres choses dans ce lieu maudit.

Elle se tourna vers son amie, un regard étrange dans ses yeux noisette.

— On n'est là que depuis une semaine. C'est ce qu'Helga vient de dire.

Il y eut un léger soupir, suivi d'un juron étouffé.

Une semaine. *Ici.*

Une semaine depuis qu'on leur avait ôté toute humanité. On les avait entassées comme des bestiaux dans un wagon qui puait la mort et les excréments, et où il était presque impossible de respirer tant les corps étaient serrés les uns contre les autres. Après quoi, elles s'étaient retrouvées dans le chaos – parmi les cris et les coups. On les avait triées puis poussées dans un hangar où, entièrement dévêtues, elles avaient défilé sous le regard égrillard des SS tandis que des mains vigoureuses leur rasaient la tête. Après quoi, elles s'étaient jetées sur une pile de hardes dépareillées pour trouver de quoi se couvrir.

Après tout ce qu'elle avait enduré jusque-là, Eva pensait que plus rien ne pouvait l'atteindre, mais les paroles d'Helga lui avaient fait l'effet d'un électrochoc.

— Une semaine en enfer, marmonna Vanda, faisant écho à ses pensées. (Ses cheveux roux, sa peau blanche et ses taches de rousseur trahissaient ses origines tchéco-hongroises.) Moi, j'ai l'impression que ça fait une éternité.

Elle était dans le train avec elles. Elles avaient voyagé à cinquante, debout pendant deux jours entiers, avec juste un seau de nourriture et un seau pour les excréments.

— Tu crois qu'il faut plus d'une semaine pour réduire une vie à néant ? murmura Helga, incrédule.

Elle avait la cinquantaine mais faisait beaucoup plus, avec ses cheveux gris, qui avaient recommencé à pousser en petites touffes éparses, et son regard vitreux. On aurait dit un spectre vivant. Elle était là depuis plusieurs mois et n'était guère patiente avec les nouvelles comme Eva.

— Tu n'as pas encore compris qu'une vie peut disparaître comme ça ? dit-elle en frappant la paume de sa main contre son poignet, émettant un claquement sec qui sonna comme un coup de fusil aux oreilles de ses camarades.

Eva le savait mieux que personne.

Et pourtant, une semaine plus tôt, elle ignorait qu'un tel endroit pût exister — un endroit exclusivement destiné à *l'extermination*. Un lieu à côté duquel le camp de Terezin, à l'extérieur de Prague, faisait figure de paradis.

— Je pense que je préférerais encore l'enfer, murmura Vanda tandis qu'Helga recommençait à avancer, ses lèvres crispées en un vague rictus.

Toutes écarquillèrent des yeux affolés lorsqu'un berger allemand leur montra ses crocs en tirant sur sa laisse, l'échine hérissée, prêt à leur sauter à la gorge et à les tailler en pièces.

Vanda ne tiqua même pas.

— En enfer, au moins, on n'aurait pas froid.

Eva renifla en songeant qu'ici, bizarrement, on pouvait rire de choses qui n'étaient pas drôles.

Pour le « repas » de midi, elles avaient dû faire la queue pour recevoir leur ration de soupe. Eva avait joint ses mains en coupe pour recueillir sa ration. Mais elle eut beau faire tous les efforts du monde, en l'absence de récipient, le précieux liquide s'échappait entre ses doigts et elle ne reçut au final qu'une toute petite portion de la quantité qui lui revenait. La soupe avait un goût et une odeur bizarres. Certaines avaient refusé d'y goûter quand elles étaient arrivées, et même elle – qui venait de Terezin et ne savait que trop bien ce que signifiait avoir faim – avait eu du mal à avaler cette lavasse. Mais à présent, toutes la dévoraient goulûment. Le bruit courait qu'elle contenait un ingrédient qui agissait sur les nerfs et stoppait les menstruations. Mais elle n'avait pas remarqué qu'elle était plus calme. Quant aux règles, il faudrait voir avec le temps, mais elles finiraient sûrement par se tarir vu les rations de famine qu'on leur imposait.

La soupe avait un goût infect, mais elle aurait donné n'importe quoi pour avoir du rab. Il n'était pas question de songer aux effets néfastes que la nourriture frelatée pourrait avoir sur son organisme à long terme. Tout ce qui lui importait, c'était de survivre et donc d'essayer de s'en procurer davantage.

Le soir, vers sept heures, quand le travail était terminé, elles avaient du temps « libre » – qu'elles passaient dans les baraques. On leur distribuait trois cents grammes de pain noir et une cuillerée à café de confiture ou de margarine. Elles étaient censées en garder la moitié pour le petit déjeuner, mais rares étaient celles qui avaient la force de tenir jusque-là



et la plupart devaient se contenter d'un ersatz de café pour commencer la journée, jusqu'à la soupe de midi.

— La première chose à faire, dit-elle à Sofie tout en regardant une « ancienne » aller à la soupe avec une gamelle cabossée à la main, c'est de se procurer des gamelles ou même des bols.

Celles qui en possédaient recevaient des rations plus grandes avec plus de légumes. Ici, ce modeste ustensile était un luxe qui pouvait vous sauver la vie.

Sofie s'esclaffa malgré elle.

— Des bols ? Ici ? (*Kritzelei* visait toujours l'impossible.) Et comment comptes-tu t'en procurer ?

Les lèvres d'Eva frémirent tandis que ses yeux noisette s'embrasaient. Sofie l'avait baptisée *Kritzelei* quand elles s'étaient rencontrées à Terezin. Cela signifiait « rêveuse », car Eva avait toujours la tête dans les nuages. Jadis, elle était illustratrice et promise à une belle carrière avant que les nazis en décident autrement.

À Terezin, nécessité oblige, Eva avait appris à employer autrement ses dons d'artiste. Ainsi, elle s'adonnait au « recyclage » – la « redistribution » des biens que l'on confisquait aux détenus à leur arrivée au camp, dans le *Schleuse*<sup>1</sup>. Recycler n'était pas à proprement parler voler, mais plutôt remettre des biens en circulation moyennant une commission.

— Je ne sais pas encore, dit-elle en regardant passer une femme si maigre qu'elle semblait faite en allumettes. Mais il faut essayer si on ne veut pas finir comme *elles*.

---

1 Centre de tri (*N.d.T.*).

— On les appelle les *Muselmann*, avait murmuré Helga, après s'être présentée, le premier soir, dans le baraquement glacé où plus d'une centaine de femmes dormaient huit par huit sur les châlits étagés sur trois niveaux qui couraient sur toute la longueur du bâtiment, et qui ressemblaient à des cages.

Eva avait tourné la tête du côté où Helga pointait son index noueux, et vu une femme décharnée dont l'âme semblait avoir quitté le corps.

— *Muselmann* ?

— Comme les hommes qui se prosternent pour prier. Elles sont recroquevillées sur elles-mêmes, parce qu'elles ont renoncé à vivre.

Eva battit des paupières, s'efforçant de digérer la nouvelle. Était-ce là ce que l'avenir leur réservait, à Sofie et elle ?

— Comment leur en vouloir ? dit Vanda tandis qu'une jeune fille qui se trouvait dans le même train qu'elles éclatait en sanglots.

Soudain, une kapo, une ancienne détenue chargée d'assurer la surveillance du baraquement, s'approcha de la fille et la gifla en lui ordonnant de la fermer, sans quoi elle appellerait un garde qui la ferait taire définitivement.

— Elle n'est pas aussi méchante que ses semblables, expliqua Helga. Certaines kapos sont aussi vaches que les SS, qu'elles imitent pour s'attirer leurs faveurs. Mais d'autres ont gardé un semblant d'humanité. (Voyant qu'Eva et Sofie la regardaient sans comprendre, Helga précisa dans un murmure :) La fille qui pleure vient d'apprendre ce qui était arrivé à sa mère. Mieux vaut

pour elle qu'elle se résigne sans chouiner, sans quoi, il va lui arriver la même chose.

Eva sentit un frisson glacé la parcourir de la tête aux pieds.

— Où est-ce qu'ils ont emmené sa mère ? demanda-t-elle.

La vieille femme, voûtée comme un corbeau, la regarda comme si la réponse allait de soi. Elle pointa un doigt vers le ciel, bien qu'il ne fût pas visible de là où elles étaient.

— Au four.

Eva eut un haut-le-corps.

— Ils les brûlent ?

Sofie ferma les yeux, horrifiée.

Helga hocha la tête. Ses grands yeux sombres, bordés de ridules violacées, n'exprimaient rien, même lorsqu'elle dit :

— Nous allons toutes finir là-bas. Alors mieux vaut vous y faire.

Puis elle se tourna, face au mur, apparemment fatiguée d'expliquer aux nouvelles le sort qui les attendait.

Eva déglutit avec peine, son cœur battant douloureusement dans sa poitrine, et échangea un regard horrifié avec Sofie et Vanda.

La nuit tomba et on leur distribua un petit morceau de pain noir, et comme il n'y avait rien d'autre à faire, elles essayèrent de trouver le sommeil. Étendue à même les planches de bois, elle se blottit contre Sofie, sans rien d'autre pour se tenir chaud qu'une mince couverture à se partager. Malgré la multitude des corps, le froid leur transperçait les os. Elle était

pieds nus, n'ayant réussi à se procurer ni chaussettes ni bas après le passage à la douche – quelques gouttes d'eau qui n'avaient pas suffi à ôter l'épaisse couche de crasse. Après quoi, elles avaient reçu de vieilles hardes répugnantes pour se couvrir sans même avoir pu se sécher. Son accoutrement consistait en une robe sans âge, à manches longues, beaucoup trop grande, ainsi qu'une veste d'homme à rayures et une paire de galoches dépareillées, qu'elle devait garder aux pieds, même pour dormir, sous peine de se les faire voler.

Elle se retourna, faisant grincer les planches de la couchette, et obligeant toutes les autres à se retourner. Les paroles inquiétantes d'Helga résonnaient dans sa tête comme des coups de marteau.

— On va s'en sortir, murmura-t-elle en serrant la main de Sofie dans l'obscurité. On va survivre comme on a survécu à Terezin.

— Comment ? chuchota Sofie.

Son amie posa sur elle un regard terrorisé. Elle avait de grands cernes noirs sous les yeux – elles n'avaient pas beaucoup dormi dans le train, et elles ne dormiraient sans doute guère dans les jours à venir.

— Il y a une femme qui raconte qu'ils ont tué tous les gens de son village, jusqu'au dernier. Ici, presque tout le monde a perdu ses parents, son conjoint ou ses enfants.

Eva la regarda, essayant de comprendre ce qu'elle essayait de lui dire.

— Absolument, siffla Helga, qui s'était redressée, furieuse, parce qu'elles l'empêchaient de dormir.

Ses yeux luisaient d'un éclat fiévreux. Quelques femmes geignirent, elles aussi dérangées dans leur sommeil. Helga les ignora, et sermonna Eva :

— Tu t'imagines que tu mérites un traitement spécial ? Que tu es la seule ici à avoir le droit de vivre ?

Eva secoua la tête.

— Non, pas du tout.

Helga haussa un sourcil.

— Tu es persuadée que tu vas t'en sortir quoi qu'il arrive, hein ? glapit-elle.

— Silence ! rugit la kapo en sortant de son réduit, ou je vous fais toutes fusiller ici et maintenant !

Le silence se fit aussitôt.

Eva se rallongea et contempla les planches au-dessus de sa tête, puis elle murmura à Sofie :

— On va s'en tirer, et on va retrouver Michal.

Helga émit un son incrédule.

— Ton mari ? Tu te fais des idées, *ma pauvre fille*. Crois-moi, mieux vaut pour toi que tu oublies qui tu étais avant. Cette vie-là est finie.

Eva écrasa une larme de rage en songeant : *Muselmann*. Mais elle voulait continuer d'y croire. C'était la seule façon de s'en sortir.